Urgences

URGENCES URGENCES

Charrue

Pierre Bertrand

Numéro 1, 2e trimestre 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025004ar DOI : https://doi.org/10.7202/025004ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé) 1927-3924 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bertrand, P. (1981). Charrue. *Urgences*, (1), 19–24. https://doi.org/10.7202/025004ar

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Pierre Bertrand

CHARRUE

me voici enfin rendu à ce moment-là à ce que j'ai fui depuis quatre ans à ce bout de moi-même à cette page blanche qui ouvre la vie en deux à ce devant moi devant la page blanche

et que dirais-je tant les mots sont vides sonnent creux comme la multitude tant les mots ne rendent pas le réel et tant le silence est plein de vrai

i'ai l'âme assoiffée comme un désert le coeur est labouré par le destin ie suis seul en solitude voulue la fragilité de mon passé m'effraie je me raccroche aux mots comme en mer j'ouvre par ce texte une voie nouvelle je découvre en chemin de traverse je m'écris m'écrivant et reprends corps i'ai besoin d'éclairer ma nuit humaine je m'installe écrivant dans le Temps je cherche et trouve le Passage gagné mot-à-mot sur chaque page blanche j'écarte ce soir la tapisserie de la paresse la parole revient respirer à hauteur d'homme le vent du large se lève à l'horizon de vérité et les muscles du verbe se remettent à papiller

le sommeil emportera ma joie d'écrire d'avancer d'un cran dans le tordeur

LES MOTS NOUVEAUX

il y aurait tant à dire sur tant tant fut cette plaie vive grandeur nature et tant de veines s'ouvrant à la compréhension quand le coeur enfin s'installe dans son rythme

oui pouvoir dire toute l'ampleur du souffle la tendresse du soleil sur la joue du matin le réveil du coeur dans un corps trahi le balbutiement de la liberté quotidienne tout ce torrent de vie est lié en moi empêché d'être par les mots morts ces mots enterrés côte à côte dans le mensonge ces mots en attente de la Résurrection ces mots qui s'entassent dans ma gorge de naître au jour je le leur ordonne car la vie se doit d'être dite et dite dans la plus grande transparence possible

je dis
j'assume ma nature en disant
je dis la plupart du temps rien
je commence à dire
de ce qui s'appelle dire
je commence à dire ma vie
à voir mon chemin dans la vie

alors il me faut des mots nouveaux pour me dire une nouvelle fois les mêmes mots qui engraissaient la haine se retrouvent nourris de source par l'amour

LE TEMPS DUR

coupé du monde comme le sourd et seul comme l'aveugle je m'enfonce avec moi je cale de partout et l'air frémit de mon innocence

mon temps s'éparpille en brins de scie l'heure me fuit par tous les pores durant que j'arpente les degrés du silence en me répandant comme l'aube j'attends baigné de certitudes j'attends que ce temps fasse son temps qu'il achève ce qu'il a commencé qu'il boucle la ceinture du cercle j'attends que ce temps passe qu'il déchire ce qui doit être enlevé qu'il pétrisse le levain du coeur

coupé du monde comme un voyant et seul comme la vie j'avance en moi comme un brise-glaces d'une seule coulée dure et pure certain d'être en lieu sûr j'avance

PLOMB

d'or la pluie qui perce le toit de mon crâne pendant que l'horizon s'installe dans le gris muet et que la mer frissonne en chemins à la surface tout est fermé de tous côtés le baromètre oscille vers le fond

le Temps s'est perdu dans l'air le silence s'est tu comme une feuille mouillée la lumière s'approche lentement vers la pénombre la grande débarque m'entoure de nouveau ca y est encore une fois l'âme bascule dans le Vide pirouette d'aise comme un cosmonaute d'en-haut s'étire comme le matin se dépose sur un tout petit rien et regarde ici dans ce nouveau-monde du Passage ouvert à toutes les existences constellé de frissons d'or d'orgues au coeur capable d'être qui l'on veut n'importe où n'importe quand n'importe comment

et je suis rendu là moi aussi dans ma chair et mes os tout ensemble qui regarde avec mes yeux de renard qui regarde tout plein la vue haute qui voit ce qui ne se décrit pas par le verbe et qui attend reposé la levée de la lumière sur la mer du-dedans

FUSION

je marche et des centaines de personnes se lèvent en moi en même temps qui parlent par gouttes de la misère de vivre qui n'élèvent jamais la voix pour s'entendre et qui se fondent en beurre dans le quotidien

ils viennent de partout et sont pressés ils arrivent crevés et vidés par le Nord ils passent égarés dans le champ entre deux villes ils sont usés comme la lime rouillée qu'on jette chacun me somme de dire leur silence résigné chacun me presse d'ouvrir les ailes de la Parole tous me demandent de les faire connaître au monde

ils marchent en moi qui me lève à peine d'eux ils marchent et me bousculent d'avenir je les entends gémir sous l'anonymat des jours je les sens monter de mes gènes de québécois je les vois forcer dans les râles de l'accouchement et je suis forcé de tout contenir sous contrôle attendant d'abord la pure connaissance de moi-même comme cadeau premier du Passage

je marche et des centaines de personnes se lèvent en moi en même temps je ne marche plus je m'arrête de nouveau ici avec la rumeur du monde en écume sur la grève avec les silhouettes décomposées des miens de tantôt avec la mer sourde au fond de l'âge qui vient et le silence qui se referme comme un bocal